

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
 ROCZNIE..... 10 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 6 fr.
 KWARTALNIE... 4 fr.

Zagranicą :
 ROCZNIE..... 15 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 8 fr.

W Królestwie i Cesarstwie Rosyjskiem :
 ROCZNIE..... 8 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
 TROIS MOIS.... 4 fr.
 SIX MOIS..... 6 fr.
 UN AN..... 10 fr.

Etranger :
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.

Royaume de Pologne et Empire Russe :
 UN AN..... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

RÉPONSE AU CHANCELIER

M. Bethmann-Hollweg à l'ouverture du Reichstag avait considéré de son devoir de faire, outre un exposé prouvant la « vertu » germanique dans le conflit actuel, une déclaration au sujet de la question polonaise. Et, avec un cynisme incomparable, il a dit :

« Nos troupes et celles de l'Autriche sont arrivées jusqu'aux frontières orientales de la Pologne. Nous avons, nos alliés et nous, maintenant, la tâche de gouverner le pays. Pendant des siècles, le destin géographique et politique a obligé les Allemands et les Polonais à se battre entre eux. Le souvenir de ces anciens conflits n'amointrit pas le respect devant la passion de patriotisme et la ténacité avec lesquelles le peuple polonais a défendu sa vieille civilisation occidentale et devant l'amour de l'indépendance maintenu dans des souffrances sévères sous la domination russe, et qui se maintient aussi pendant les malheurs de cette guerre.

« J'espère que l'occupation actuelle des frontières polonaises orientales représente le commencement d'une ère qui éloignera tous les différends séculaires entre les Allemands et les Polonais, et amènera le pays, délivré du joug russe, vers un avenir heureux, de façon que puisse se développer sa vie individuelle. Nous gouvernerons le pays occupé autant que possible avec le propre concours du peuple. nous chercherons à ajuster les difficultés inévitables et à guérir les blessures que la Russie a infligées. »

Nous aurions certainement répondu par un haussement d'épaules à cette nouvelle preuve de la bassesse d'esprit de la diplomatie allemande, si ce n'était que la fameuse déclaration, télégraphiée aux quatre coins du monde, tente de tromper l'opinion étrangère.

Le joug russe, dont M. Bethmann-Hollweg se vante de nous délivrer, était certainement très dur à supporter, car il a été imposé jusqu'à ces derniers temps par les influences néfastes des bandes de Germains, qui ont contaminé le gouvernement russe. Mais ce joug russe n'a jamais été ni plus lourd, ni plus douloureux que le joug allemand, que le joug prussien, qui s'acharne jusqu'à aujourd'hui sur nos frères dans le Duché de Posen, dans la Silésie, dans la Prusse Occidentale, dans ces terres essentiellement polonaises.

L'empire allemand ne s'est pas laissé dépasser par l'empire russe. Au contraire, la Russie dans ses persécutions aveugles contre les Polonais ne s'est jamais servie de la perfidie et de la canaillerie de Berlin. Privés eux-mêmes de la vie constitutionnelle, arriérés au point de vue social et intellectuel, les Russes peuvent être pardonnés, car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, car ils ne comprenaient pas le développement civique de la Pologne et aussi parce qu'ils ont souffert eux-mêmes du joug bureaucratique. Ce sont les ténèbres d'ignorance qui nous ont fait souffrir sous la domination russe, mais en Allemagne et en Prusse, c'est la civilisation dépravée, c'est la dépravation parlementaire qui nous a opprimés jusqu'à nos jours.

M. Bethmann-Hollweg parle des anciens conflits entre les Polonais et les Allemands. Il fait un effort politique pour laisser croire qu'il ignore les conflits actuels.

Nous pouvons l'assurer, et non au seul nom de notre modeste revue, que tant que l'Allemagne ne nous rendra pas intégralement les terres polonaises, tant qu'à Posen, à Dantzig, au bord de l'Oder et de l'Elbe ne flottera pas le drapeau polonais, le conflit d'hier et d'aujourd'hui ne cessera d'exister.

La guerre, armes en mains, pourrait se changer de nouveau en guerre pacifique, en guerre économique, intellectuelle, mais la guerre à mort continuera tant qu'un seul Allemand demeurera sur les bords de la Vistule.

Le chancelier allemand dépense assez d'argent pour sa fameuse propagande, afin de faire croire qu'il y a des Polonais qui sont moins intransigeants, mais nous pensons que M. Bethmann-Hollweg se rend bien compte de nos vrais sentiments.

Il a voulu jouer un tour politique et il s'y est mal pris, voilà tout; ou peut-être, oubliant la seconde partie de son double nom, la partie « Hollweg », il est devenu tout simplement un bête-mann.

L'OMBRE DE NAPOLEÓN

« L'as-tu vu, grand'mère, l'as-tu vu ? »
 BÉRENGER.

Dans les recherches stratégiques sur l'issue de la guerre actuelle se jouant à l'est de l'Europe, on invoque à chaque instant, avec une légèreté incompréhensible, l'ombre de Napoléon. C'est avec les désastres de 1812 qu'on menace l'invasion teutonne, c'est la fin tragique de la Grande Armée qu'on rappelle pour reconforter les âmes.

C'est injuste et c'est inopportun. Injuste envers cette ombre glorieuse du grand capitaine, du grand Français, c'est aussi injuste envers les efforts militaires de la nation russe.

La guerre de 1812 fut une guerre entre Napoléon I^{er} et Alexandre I^{er}, — le peuple n'y eut pas voix. La guerre de 1812 fut une de ces marches de grand conquérant, de cohortes chevaleresques cherchant à saluer leur adversaire et à croiser les armes avec lui.

Napoléon ne visait ni à exterminer la nation, ni à l'appauvrir, ni à massacrer ses femmes, ses vieillards et ses enfants. Il avait voulu briser l'orgueil d'Alexandre, le forcer à être un des siens. Et il avait fait une expé-

dition, une expédition dans un pays inconnu et il avait pensé vaincre par son génie militaire les distances énormes, la différence de climat et de condition de vie.

La guerre de 1812 ne fut point une guerre nationale. Les Russes ne savaient ce que c'était que les Français et les Français ne connaissaient pas les Russes. Quand l'imprudence eut mis Moscou en flammes, on ne réussit pas, même à ce moment-là, afin d'augmenter la résistance, à persuader au peuple russe que c'était les Français qui avaient brûlé leur capitale.

On luttait, on se battait jusqu'à la mort, mais sans haine. On s'entre-tuait pour l'Empereur et pour le Tzar.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le petit ruban de terre, par lequel la Grande Armée avait su atteindre le cœur de la Russie, pour se rendre compte jusqu'à quel point cette expédition était fantasque, était chevaleresque, était loin de toute idée d'avidité de conquêtes.

En 1812, des milliers de kilomètres de terre russe restèrent non seulement intactes, mais ne se doutèrent même pas qu'il y avait la guerre.

Les mémoires de Joseph Krasinski nous apportent à ce sujet un précieux document.

Commissaire du gouvernement national polonais, attaché au quartier général de Napoléon, Joseph Krasinski, vers la fin de la désastreuse retraite de la Grande Armée, se trouva égaré dans un chemin inconnu. Après de longues heures de souffrance dans un pays sauvage, couvert de neige, il découvrit dans la nuit le contour d'une vaste habitation seigneuriale. Au risque d'être fait prisonnier, il osa s'approcher du château. Après une courte explication, comme par enchantement, il se vit introduit dans les appartements somptueux d'un magnat polonais qui le reçut avec toute la splendeur de son hospitalité princière. Mais ici se produisit un fait inimaginable. Ce magnat polonais, cette espèce de seigneur féodal, vivant aux marches de l'Est de la Pologne, non seulement ne savait rien de l'existence de Napoléon, mais il ne savait rien non plus du partage de sa propre patrie ! En 1812, il se croyait toujours sous le règne de Stanislas Auguste, car, en 1812, le gouvernement russe n'avait pas encore atteint ce nid d'aigle pour lui annoncer sa domination.

Napoléon ne réussit pas à vaincre Alexandre, son étoile s'éclipsa, mais cette étoile ne cessa de planer sur la terre russe. La masse brillante, pimpante des soldats de la Grande Armée, outre ses grandes vertus guerrières, portait dans son cœur le germe de tout ce que représentait de noble la grande révolution, ce réveil magnifique de l'âme humaine.

Et depuis, la France, Napoléon lui-même, ont eu en Russie leurs premiers admirateurs, car aucun des adversaires ne garda de rancune.

C'était en 1812.

En 1914, c'est la première guerre nationale qui ait éclaté en Russie. Oui, la première, car toutes les guerres que la Russie a faites, même au XIX^e siècle, étaient des guerres monarchiques, dynastiques, mais jamais populaires, jamais compréhensibles pour la nation russe.

Quand il y a dix ans, les troupes portaient vers l'extrême orient et quand les femmes hagardes questionnaient leur mari et leurs fils pour leur demander, où enfin ils allaient combattre? — ils répondaient par ces mots devenus historiques: — « Nous allons dans le gouvernement de Japon pour étouffer l'insurrection polonaise, ce sont encore ces sacrés Polonais qui se sont révoltés! »

Mais les Allemands, mais les Germains, on les connaît en Russie, car on les voyait à chaque instant s'introduire traîtreusement afin d'exploiter, d'abuser l'insouciance slave. On les distinguait bien, même déguisés sous l'uniforme russe pour mieux conduire leurs œuvres funestes.

On connaissait l'Allemand, on le haïssait, avant qu'il ne devint ennemi officiel, et on sait qu'il s'agit maintenant de combattre non pour la gloire d'un monarque, pour agrandir les terres déjà trop grandes, mais de combattre pour sa propre sécurité nationale.

L'effort militaire russe est donc un effort incomparable et inconnu jusqu'à aujourd'hui. Il est lié directement au réveil constitutionnel, au réveil national pour une nouvelle et meilleure vie. Les sentiments prouvés à la Pologne sont un gage précieux. La résolution de la question polonaise, dépend du développement constitutionnel en Russie même. La Pologne libre peut être seulement voisine de la Russie libre.

Au moment où le sort des nations est en jeu, au moment où ces nations font des sacrifices pour barrer le chemin aux vagues ennemis, aux vagues des Huns, munis de moyens techniques, armés de toutes les inventions de la civilisation humaine pour accomplir leur besogne barbare, dans ce moment, il est vraiment inopportun d'invoquer l'ombre de celui, dont la statue bénit les rangs des braves qui reçoivent la sublime distinction à la cour d'honneur des Invalides.

N'invociez donc pas le nom de Napoléon, ce nom glorieux de la France héroïque, pour prophétiser la fin méritée d'un bandit européen.

Et n'oubliez jamais que Napoléon, avant d'être un grand capitaine, un grand empereur, fut d'abord un Français, un fils de la Grande Révolution, le défenseur de la première République, le défenseur de la France.

VENCESLAS GĄSIOROWSKI.

NOS BRAVES

Le sous-lieutenant Boleslas Czajkowski, du 26^e régiment d'infanterie, dont nous avons annoncé la mort glorieuse il y a quelques semaines, vient d'être cité à l'ordre du jour du général commandant de la armée :

« Est monté à l'assaut des tranchées ennemies avec la plus grande bravoure, en tête de ses hommes, sous un feu de mitrailleuse extrêmement violent; est tombé glorieusement en arrivant sur la position ennemie. »

Le père du vaillant soldat, lui-même combattant en 1863, vient de recevoir la croix de guerre, précieux souvenir de son fils unique.

Lettres d'un général à un soldat

Nous ne pouvons nous empêcher de commettre une indiscretion envers deux officiers supérieurs dont les lettres sont par hasard tombées entre nos mains.

Ces lettres sont tellement belles dans leur simplicité qu'elles se passent de tous commentaires.

Nous prions les vaillants officiers de nous pardonner notre indiscretion au nom de toutes les mères qui liront leur correspondance profondément humaine.

La voici :

Lettre du général T..... au sergent D... :

2 mai 1915.

MON CHER AMI,

Je viens de recevoir votre lettre et je l'ai transmise au Colonel actuel du X^e... Blessé moi-même le 21 septembre et n'ayant pu reprendre du service qu'au mois de février, j'ai été remplacé à la tête du 16^e et ai exercé d'autres commandements depuis que je suis rétabli. J'ai recommandé votre demande à mon successeur que je ne connais pas du reste, j'ignore totalement qui il est, mais j'espère que votre situation sera examinée avec intérêt et recevra la solution que permettront de lui donner les instructions diverses données sur ce sujet. Le régiment a continué à donner sans compter, il a été et est encore aux endroits particulièrement difficiles et partout il s'est fait remarquer en bien. Je souhaite que vous vous ressentiez le moins possible de vos blessures et que vous receviez satisfaction. Je n'oublierai jamais ceux qui ont été du X^e... dans la terrible guerre que nous faisons. Je vous serre bien cordialement la main.

Signé : GÉNÉRAL T.....
Commandant la ... Brigade de
Chasseurs à pieds.

Du même au même :

12 mai 1915.

CHER AMI,

Merci de vos aimables félicitations qui m'ont fait le plus grand plaisir. J'espère que de votre côté, vous continuez à bien aller et que vous vous habituerez facilement à votre œil artificiel. Je viens de recevoir un mot du Colonel actuel du 16^e, il a reçu la lettre où je lui parlais de vous et me dit qu'il va s'occuper de vous dans le plus bref délai. Vous pourriez peut-être lui écrire directement en lui indiquant tout particulièrement l'endroit, l'heure, les circonstances où vous avez été

blessé, et les personnes qui étaient auprès de vous à ce moment-là.

Cordialement poignée de main.

Signé : GÉNÉRAL T.....

Lettre du lieutenant-colonel C..., Commandant le X^e... d'Inf., au sergent D... :

MON CHER CAMARADE,

J'ai déjà correspondu à votre sujet avec le Général T..., précédemment colonel du 16^e.

Etant donné votre situation actuelle, ce n'est plus au Régiment qu'il appartient de faire une proposition en votre faveur.

Vous devez adresser votre demande et tous les renseignements que vous m'aviez envoyés, au Général commandant la Région dont vous faites partie. Ayant été blessé aussi grièvement, perte d'un œil, et au moment de la reprise de l'offensive, vous serez l'objet d'une proposition pour la médaille militaire. C'est la voie qui a été suivie par tous les camarades qui ont perdu un œil, ou qui ont été amputés.

Je ne connais en effet, au X^e..., que de très bons et de très braves soldats ayant le cœur haut placé et un moral vraiment admirable. Jamais un mot ou un mouvement de mauvaise humeur, pas de cause de découragement, au contraire la foi la plus vive dans le succès final et une constante bonne humeur. Je vous laisse à penser si au régiment on regrette l'absence forcée de gradés tels que vous. Mais vous pouvez encore travailler utilement pour nous en disant et répétant partout votre admiration pour nos sympathiques soldats. Sentiments cordialement dévoués.

Signé : Lieutenant-Colonel C...
Commandant le d'Infanterie.

"PRO POLONIA"

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposée d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique, scientifique et littéraire français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes les réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

L'illustre écrivain belge, M. Émile Verhaeren, a bien voulu nous recevoir. L'auteur de « l'Hélène de Sparte » et de tant d'autres chefs-d'œuvre littéraires, dramaturge et poète profond et original, est aussi un fin causeur, passionné et vibrant. C'est avec le plus grand empressement qu'il a répondu à nos questions concernant les affaires de Pologne, en nous exprimant son admiration pour l'invincibilité de l'esprit national polonais. M. Verhaeren est un des auteurs étrangers les plus goûtés dans notre pays, où plusieurs de ses ouvrages ont été traduits, analysés et reproduits. Il compte parmi nos amis très dévoués et très sincères. Voici le résumé de notre conversation :

« Ce n'est qu'après avoir souffert soi-même qu'on comprend mieux les douleurs d'autrui. Maintenant que mon pays subit le joug de l'envahisseur allemand, parce qu'il ne voulait pas se déshonorer devant l'humanité et devant l'histoire — je comprends la soif d'indépendance qui anime la nation polonaise depuis que, par une spoliation arbitraire et sans excuse, elle fut enterrée vivante. Lors de mon court séjour en Pologne, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer chez vos compatriotes le désir effréné d'indépendance. J'avoue que la vivacité de ce sentiment m'a parfois étonné. J'ai eu tort. Aujourd'hui je pense autrement.

— Quelle est la solution qui s'impose pour le règlement de la question polonaise? — avon-nous demandé.

« La question polonaise, ne peut être autrement résolue que par l'octroi de l'indépendance complète à la nation polonaise réunie. Il est devenu banal de répéter que cette guerre contre la domination et la barbarie germaniques doit être une guerre de délivrance pour tous les peuples, dont l'existence est en jeu.

« Et tout de même ce caractère de guerre des nations impose aux alliés des devoirs qu'il ne faut pas se lasser de rappeler. La guerre présente doit réparer toutes les anciennes injustices, commises envers les nationalités plus faibles, et la diplomatie doit faire une œuvre de justice, de droit et de bon sens politique.

« Peut-on donc songer qu'une nationalité aussi prononcée, aussi belle, aussi forte que la Pologne — qui a pendant des siècles servi glorieusement les intérêts de l'Europe, en la défendant contre les invasions musulmanes, qui par sa culture, ses sciences, ses lettres a porté haut le flambeau de la civilisation — qu'une telle nation puisse après cette guerre libératrice — subir encore une domination étrangère ?

« J'estime que la Pologne devrait redevenir indépendante, non pas contre la Russie — mais avec son consentement, je dirais même par sa volonté, par un geste généreux de l'Empereur qui rendrait la pleine liberté à un peuple slave qui a enduré tant de souffrances, qui a subi tant d'épreuves et fait tant de sacrifices dans la lutte contre la Germanie.

« Voilà, à mon sens, la solution idéale du problème polonais qui mettrait fin à jamais à l'animosité séculaire et anormale des deux peuples slaves qui ont le plus grand intérêt à être unis et solidaires pour former une digue suffisamment forte contre les ambitions allemandes. Je suis pleinement convaincu, — l'attitude de la nation polonaise en fait d'ailleurs preuve, — que, malgré les haines et les antipathies séculaires, malgré tous les froissements causés par des années de persécution d'un gouvernement tracassier et autoritaire — les Polonais se sentent plus près de la Russie que de l'Allemagne, qu'ils ont plus d'affinité intellectuelle, morale avec le peuple russe qu'avec celui d'Allemagne. L'âme polonaise et l'âme allemande sont aux antipodes et elles ne se comprendront jamais. Quant aux Russes, c'est un peuple jeune, plein de valeur morale encore inconnue souvent, doux, généreux, noble, foncièrement pacifique, et de mœurs patriarcales. Son épanouissement est contenu, arrêté par la machine gouvernementale, bureaucratique qui a peur de voir augmenter l'influence de l'opinion publique populaire. Mais la vague de la conscience nationale russe monte et elle brisera la vieille forteresse des forces réactionnaires. L'Allemagne et la Russie ne peuvent pas se comparer. Qu'est-ce Schiller, Goethe, Heine à côté des esprits si puissants et si nouveaux de Dostoyewski, de Tolstoï et de tant d'autres ? Ceux-là me laissent aujourd'hui complètement froids, comme si je me trouvais à côté d'une statue sans vie, et ceux-ci me font voir des richesses et des beautés incomparables. Je suis allé en Russie avec beaucoup de préjugés et très mal disposé pour m'enthousiasmer, mais je suis revenu pleinement enchanté par la bonté et la finesse du caractère russe. Un tel peuple ne peut tolérer l'asservissement à ses côtés d'une autre nation qui lui est proche par sa race, son âme et son amour de liberté. Parmi les éléments intellectuels, j'ai trouvé d'ailleurs pas mal de Russes qui sont partisans acharnés de l'indépendance de la Pologne.

— Mais les milieux artistiques, littéraires dont vous parlez, Monsieur, ont une importance minime au point de vue politique. Dans les sphères influentes on ne trouve guère de personnalités qui préconisent la solution du problème polonais sous forme d'indépendance. —

« Il faudrait alors que cette idée puisse gagner du terrain en Russie, car, je le répète, le seul règlement de la question polonaise c'est qu'elle puisse recevoir son indépendance et son intégrité territoriale des mains de la Russie libératrice et des mains des Alliés.

« L'opinion publique française, si elle veut

donner une preuve réelle de son attachement à la Pologne — devrait agir dans ce sens. Il ne s'agit pas de mécontenter la Russie, ou d'atteindre sa dignité, mais de réaliser un état de chose conforme au droit et aux intérêts politiques de toute l'Europe et de la Russie en première ligne.

« Si on commettait l'erreur de ne pas créer immédiatement après la guerre un État Polonais libre et indépendant, on remettrait simplement la réalisation de cette nécessité inéluctable historique à une date ultérieure. Et la Russie finirait par comprendre la justesse de cette solution, car elle ne peut pas ne pas subir l'influence émancipatrice de ses alliés. La France était toujours, et elle l'est encore aujourd'hui, la grande nation émancipatrice de l'Europe. Par sa Révolution elle a créé un courant d'idées et de principes nouveaux, qui mûrissent dans l'époque contemporaine et en vertu desquelles toute la société européenne doit être régie. L'émancipation des peuples est le fruit de la Révolution française. Cette émancipation a été arrêtée dans la dernière quarantaine par le développement de la puissance allemande. L'écrasement de l'Allemagne va être suivi d'un renouveau de ce courant spontané qui, cette fois-ci, embrassera tous les États sans exceptions et ne se laissera pas comprimer. La Russie sera certainement la première à en subir l'influence.

« J'ai la ferme conviction que l'humanité va au-devant d'une époque libératrice. Je suis optimiste non à cause de mes sentiments, mais grâce à une analyse raisonnée et attentive des faits qui nous entourent. La guerre finira incontestablement par la défaite de l'Allemagne. Sa force aujourd'hui n'est que de façade et, si même elle est encore, sous certains rapports réelle — elle s'épuisera de jour en jour. Le temps travaille pour les alliés.

« Toute occupation allemande sera temporaire et toute promesse dérisoire. La renaissance de la Pologne ne se fera pas par la volonté de l'Allemagne. Sa politique, sa manière de conduire la guerre ont prouvé qu'elle poursuit la destruction et l'asservissement méthodique des petits États qui n'ont pas de défenses naturelles suffisantes, et par cela même sont plus faciles à incorporer dans une confédération germanique. »

T. G.

J. E. DE JAXA-CHAMIEC

Le 19 août vient de succomber, à l'âge de 73 ans, M. Joseph-Etienne de Jaxa-Chamiec, combattant de 1863, distingué poète polonais, un des plus éminents représentants de l'émigration polonaise.

Né en Volhynie, en 1842, descendant d'une famille noble connue par son dévouement à la patrie, lorsqu'éclata l'insurrection de 1863, de Chamiec s'engagea dans les rangs.

Un an après, la désastreuse campagne finie, il est parti en exil et il est arrivé en France, où les insurgés polonais de 63 trouvaient un accueil fraternel.

Etienne de Chamiec trouva à Paris plus qu'un abri, car il trouva sa propre famille, la maison de la comtesse Mniszech, milieu de l'immortel Honoré de Balzac.

Cette parenté avec le grand écrivain français par la famille Hanski avait certainement influencé et développé le remarquable talent poétique du jeune homme.

Dans la première quinzaine d'années de son séjour en France, la lyre du jeune poète ne cessa de chanter. Il a publié plusieurs volumes de poésie et il a écrit des petits chefs-d'œuvre pleins de sincérité, vibrants du grand amour de la patrie.

Il collaborait dans les revues polonaises les plus remarquables. Il jouissait d'une popularité de plus en plus grande.

Mais, cette âme jeune et sensible s'est subitement tue : idéaliste jusqu'au fond de son noble cœur, Joseph de Chamiec n'a pas voulu comprendre les moyens modernes de faire valoir ses talents poétiques. Il détestait la réclame et l'a évitée jusqu'à cesser de publier ses œuvres.

Débordant de nostalgie, vivant jusqu'à son dernier jour des souvenirs de sa terre natale, le poète chantait plutôt pour atténuer les souffrances de son âme. Sa poésie, très belle car très sincère, n'ouvrait ses strophes qu'aux amis les plus intimes.

Par contre, de Chamiec a largement contribué à faire connaître la littérature française en Pologne. De Victor Hugo à Béranger et à Rostand, il a traduit, ou plutôt il a rendu en langue poétique les fleurs de la pensée française.



Dans la colonie polonaise, Joseph de Chamiec était très aimé et très estimé.

Toujours loin des agitations du petit monde polonais, aux bords de la Seine, et toujours prêt à aider un effort social ou philanthropique, de Chamiec personnifiait la bonté humaine, indulgente, ayant le sourire du pardon sur les lèvres.

Le poète polonais a quitté cette terre, plein d'angoisse et de détresse, avec l'inquiétude du sort de sa patrie aimée, précipitée dans les ténèbres.

Son enterrement était un hommage des plus émouvants de ses rares contemporains et de quelques amis fidèles.

Sur le seuil du tombeau, M. le prof. Gasztowtt a prononcé un discours touchant en saluant le soldat et le poète, les deux plus grandes distinctions polonaises qui jusqu'à aujourd'hui ne font qu'une. Il a donné un bref mais très juste aperçu de la grande valeur de l'œuvre de Chamiec, en traduisant *ex pro mptu* la foi de vie du poète et en rendant hommage à celui qui faisait aimer la France en Pologne et la Pologne en France.

Le discours de M. le prof. Gasztowtt, discours dans lequel on sentait les larmes fraternelles d'un autre poète, a beaucoup ému tous les assistants.

LE TÉMOIGNAGE POLONAIS

Notre excellent confrère, *Le Télégramme de Toulouse* publie les témoignages de prisonniers polonais, qui ont assisté eux-mêmes aux scènes de la barbarie allemande :

1° A la fin du mois d'août, nous étions dans un village belge. Je ne me rappelle pas le nom du village, car, devenu prisonnier, on m'a pris mon carnet. Dans ce village, trois soldats prussiens ont trouvé « trois civils » cachés dans un petit bois. Ils les amenèrent devant le capitaine qui ordonna à un groupe de huit soldats de les fusiller aussitôt. On les plaça dans un champ et à une distance de 10 mètres le groupe fit une salve sur eux. Après cette salve un des trois malheureux se leva, ce que voyant, un Prussien tira encore une fois et comme il cherchait toujours à se lever, un autre Prussien s'approcha de lui et le tua à bout portant d'un coup de feu.

De la cachette où étaient les trois civils, on n'avait pas tiré, on n'avait pas non plus trouvé d'arme sur eux.

2° Vers le 15 août, nous sommes arrivés dans un village belge. Là, on prit aux habitants tous les porcs; pleurs et lamentations n'y firent rien. Le lendemain, nous avons atteint une petite ville qui fut incendiée et entièrement détruite par le 53^e régiment, soi disant parce que la population aurait tiré sur l'armée allemande.

Vers la fin du mois d'août, nous étions dans une station de chemin de fer (ligne Namur-Anvers). La gare était intacte et partout fermée, excepté la salle d'attente. Le chef de gare n'y était pas. Le capitaine de ma compagnie, Hildebrandt, grand ivrogne, s'étant mis tout de suite au pillage, découvrit la cave avec du vin. Plein de joie, il s'écria : « Ach Gott, was sehe ich, das ist was für uns ! » (Ah ! Dieu que vois-je, voilà quelque chose pour nous !). Ensuite, on pillait les autres pièces. Toutes les serrures des armoires furent arrachées et les meubles brisés. On força aussi un coffre-fort qui s'y trouvait. Son contenu, c'est-à-dire 80 fr., ainsi qu'un gros registre avec des timbres poste furent enlevés. Le lendemain, le capitaine Hildebrandt envoya chercher la voiture d'ambulance sur laquelle on mit plus de mille bouteilles de vin, toutes sortes de livres, du linge, etc. Des soldats du 25^e bataillon enlevèrent des vêtements civils et de menus objets, détruisant tout ce qui restait.

Pendant cette dévastation arrivèrent à la gare un monsieur âgé et trois dames revenant de chez des parents du voisinage. Sur leur question ce que signifiait cette destruction, le sous-officier Schroder leur répondit que tel était l'ordre supérieur et que du reste, ils n'avaient rien à dire. Le vieillard et les dames quittèrent leur demeure en pleurant.

Du 30 novembre au 20 décembre, pour nous reposer, nous sommes venus au village de Presles, éloigné de Laon environ 6 kilomètres. C'était, je crois, le 10 décembre. En passant devant une maison, j'entendis des cris de femme et d'enfant. M'étant approché, j'aperçus un Prussien qui cherchait à violenter une femme laquelle tenait un enfant dans ses bras. La femme n'avait pas d'armes. Les pleurs et les cris étaient déchirants. Signalé, le Prussien eut juste trois jours d'arrêts à domicile.

3° Nous avons pénétré en Belgique le 14 août. Nous sommes venus d'abord dans un village (je ne me rappelle pas son nom), qui était entièrement en flammes. Dans une grange « 10 ou 12 personnes » s'étaient cachées devant l'armée prussienne. C'étaient des vieillards, des femmes et des enfants, montés tous sur une meule contre laquelle était appuyée une échelle. On les découvrit. Sur l'ordre du commandant de Walerd, on ôta l'échelle et on ferma la grange après y avoir mis le feu. Les cris et les supplications des malheureux n'ont pas fléchi de Walerd. Ne restèrent que des cadavres calcinés.

Dès le commencement de notre entrée en Belgique, « on nous a ordonné de retourner les épaulettes, afin que le numéro du régiment ne fût pas visible et pour effacer toute trace compromettante ».

Le lendemain, c'est-à-dire le 15 août, nous arrivâmes dans un autre village dont je ne me rappelle pas non plus le nom, car le journal que je tenais m'a été pris à mon arrivée à l'hôpital de Paris. Pendant notre repos dans ce village, j'entendis tout à coup des cris de femmes. M'étant approché un peu, je vis que trois Prussiens du bataillon de chasseurs violentaient trois femmes. Deux petits enfants qui s'y trouvaient poussaient des cris perçants. Les criminels interpellés s'excusèrent comme d'habitude, soutenant que ces femmes avaient tiré sur les soldats. Pourtant on n'a vu aucune arme sur elles. Ensuite, la compagnie prit les femmes ainsi que les enfants, les faisant mar-

cher devant elle. Plus tard, on transporta les malheureux victimes plus loin, je ne sais où.

A Aerschott où ce même jour, après-midi, nous avons eu un combat, deux soldats de la garde cherchaient à pénétrer dans une maison fermée. Comme on ne leur ouvrait pas assez vite, les sauvages enfoncèrent la porte. Au même moment se montrèrent à la fenêtre du second étage « un vieillard et une femme ». Les Allemands les ayant aperçus « tirèrent plusieurs coup de feu sur eux. Je les ai vu tous les deux tomber à la renverse dans la chambre » en poussant de grands cris. En même temps, on entendit des enfants pleurer et crier.

Les meurtriers soutenaient que le vieillard avait tenu une arme à la main ; mais je puis dire le contraire.

Entre le 18 et 20 août, nous traversions un village dont je ne me rappelle pas le nom. Tout à coup à environ 25 mètres devant nous, s'est précipité d'un petit bois, un civil et « après lui une femme ». Ils se dirigeaient vers une forêt voisine. Le lieutenant-colonel Schimmelfenrich tira sur eux plusieurs coups de revolver et blessa l'homme, après quoi, huit soldats « saisirent les deux malheureux et les fusillèrent sur l'ordre du même lieutenant-colonel. »

Tout près de là, j'ai vu les cadavres de trois autres civils. Le 29 août, nous avons eu un combat à Pryar. Dans l'église de l'endroit, quinze personnes avaient cherché un refuge. Parmi celles-ci il y avait « deux soldats français désarmés, un prêtre, deux femmes et trois enfants âgés d'environ dix ans. Les ayant découverts, on les fit sortir un par un et on les transperça avec la baïonnette. Les assassins déclarèrent que ces personnes avaient donné du haut de l'église des signaux à l'artillerie française.

Je ne sais pas à quel régiment ils ont appartenu, car « par ordre les soldats avaient les épaulettes retournées » pour que le numéro ne fût pas visible.

4° Vers le milieu du mois d'août, nous avons pénétré en Belgique. Partout où nous passions se présentait à nos yeux l'image de la dévastation. Evidemment, les premiers envahisseurs avaient déjà laissé derrière eux cette marque de culture. Quand nous traversions la ville d'Aerschott s'élevaient de tout côté des colonnes de feu ; c'était une vraie Sodome. L'air était si chaud et si étouffant que nous avons eu de la peine à traverser la ville.

Dans ce même Aerschott, « on a fusillé 50 civils » (hommes), je ne sais pas pour quel motif.

Deux jours plus tard, nous nous reposions dans un village dont je ne me rappelle pas le nom. En fouillant la contrée, une patrouille composée d'un officier et de huit soldats découvrit « quatre civils » cachés dans des buissons. On les amena devant le commandant du bataillon Kleis, « qui donna l'ordre de les fusiller. Ils n'avaient pas d'armes ».

Vers la fin du mois d'août, nous traversions un village français, nous passions justement devant une maison à un étage lorsqu'un soldat sortit des rangs, s'approcha de la maison, ouvrit les volets et mit le feu aux rideaux.

De même que celui-là, beaucoup d'autres soldats avaient apporté de Belgique de grandes boîtes d'allumettes.

Déjà, avant que les armées allemandes ne se mettent en campagne, on a distribué aux régiments une grande quantité d'allumettes, beaucoup de soldats en avaient plusieurs boîtes.

On peut donc supposer que les chefs militaires allemands, dès le commencement, avaient des intentions incendiaires.

BULLETIN

— M. Delcassé et Henryk Sienkiewicz.

Pour se rendre compte des moyens utilisés par la propagande allemande, il suffit de citer ce fait reproduit soigneusement par les différentes petites feuilles polonaises éditées aux frais du gouvernement austro-allemand.

Il s'agit d'une visite du grand écrivain polonais Henryk Sienkiewicz à M. Théophile Delcassé, ministre des affaires étrangères. Selon les journaux qui relatent cette visite, quand Sienkiewicz entama la conversation sur la question polonaise et sur la liquidation probable de cette question au prochain congrès, M. Delcassé l'interrompit « brutalement » et lui dit :

— Vous êtes un sujet russe et je n'ai pas à parler de la Pologne avec vous. Vous avez votre gouvernement à Pétrograd et c'est là-bas que vous devez vous adresser.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur le fait

que Henryk Sienkiewicz n'a pas été à Paris depuis les débuts de la guerre ; qu'il n'a donc eu aucune entrevue avec M. Delcassé et que le rôle du grand écrivain dans la guerre actuelle, a été purement philanthropique.

Mais si ce n'est pas la première fois qu'on abuse du nom de Sienkiewicz, c'est la première fois qu'on choisit un sujet tellement perfide pour amoindrir la confiance des Polonais vis-à-vis de la République Française.

— La détresse polonaise.

On télégraphie de Zurich à l'*Information* :

« Les journaux de Berlin écrivent que la « misère en Pologne est indescriptible. On ren- « contre partout des fugitifs chassés de leurs « foyers. Tous les officiers, revenant du front, « déclarent que, depuis le commencement de la « guerre, ils n'ont jamais vu une telle misère « générale. Ce sont partout des tableaux d'hor- « reur, de la Vistule au Bug. »

Les Allemands paraissent donc s'étonner de leurs propres œuvres !

— Pour les victimes de la guerre en Pologne.

L'administration de « Polonia » reçoit les souscriptions pour les victimes de la guerre en Pologne, conformément à l'appel du Comité Polonais à Lausanne.

ZIEMIE POLSKIE

Po wzięciu Modlina i Kowna, armja austro-niemiecka wzmocniła ataki swe na Ossowiec, Wilno i Białystok.

Pod Rygą, flota niemiecka doznała dotkliwej porażki, tracąc szereg torpedowców, statków transportujących wojsko, łodzi podwodnych i jeden z najprzedniejszych swych krążowców. Pod Białymstokiem, toczą się krwawe bitwy, lecz pierścien austro-niemiecki zdaje się zacieśniać dokoła forticy. Droga do Wilna, ewakuowanego już całkowicie, jest broniona narazie pomyslnie. Natomiast niezwytyczony dotąd Ossowiec, który, od wybuchu wojny, od roku, wytrzymał dziesiątki szturmów i całe chmury pocisków, uległ. Odcięty od podstawy sił, od prowiantów i amunicji, ocalały dzięki bagnom i błotom, ostać się nie mógł na krańcu. Brześć został opuszczony.

— Otwarcie Parlamentu Rzeszy niemieckiej, które miało jakoby przynieść kwestji polskiej rozwiązanie, skończyło się na cynicznym oświadczeniu kanclerza, Bethmanna-Hollwega. Oświadczenie to wspomina o « dawnych » starciach Polaków i Niemców, mówi o « zgodnym » ich pożyciu i o uwolnieniu Polaków z Królestwa z pod jarzma rosyjskiego. Ponieważ to oświadczenie poprzedziły propozycje zawarcia z Rosją oddzielnego pokoju, ponieważ, po dzień dzisiejszy, te propozycje ze strony Austro-Niemiec, nie ustają, — przeto łatwo się domysleć, iż sławetny kanclerz wolałby coprędzej oddać nas pod jarzmo rosyjskie, niż układać się z imci panem Studnickim, który ofiaruje Niemcom, na zgodę, Poznańskie ze Ślązkiem i Prusami Zachodnimi...

Mowa kanclerza była orzeźwiający prysznicem nawet dla najzagorzalszych wyznawców austro-niemieckiej orientacji.

Księstwo Poznańskie, przez usta swych polskich organów, dało dobrą naukę galicyjskim politykom, mówiąc im o rezultatach i aktach, jako jedynych wartościach wszelkiej działalności politycznej.

Warszawa. Z Warszawy przynosi wiadomości już « Deutsche Warschauer Zeitung », wiadomości zresztą bardzo skąpe. Administrację, a raczej zarząd miasta składają obywatele Warszawy, z księciem Lubomirskim, jako prezydentem; do zarządu Niemcy dopuścili tylko dwu izraelitów. Zarząd ten dzieli się na sekcje:

1) Podatków miejskich, 2) targów miejskich i rzeźni, 3) finansów miasta, 4) szpitali, 5) handlu, 6) budownictwa, 7) wodociągów i kanalizacji, 8) higieny, 9) bezpieczeństwa publicznego i 10) teatrów. Sądy niemieckie rozpoczęły rok. Szkolnictwo ma otrzymać oddzielną administrację. Zarząd miejski prowadzony jest w języku polskim. W szkołach ma być oczywiście uwzględnionym, na szeroką skalę, język niemiecki.

Komendantem miasta został hr. von Hutten-Czapski, Polak sprusaczony do szpiku i dla tych swoich sentymentów pruskich zażywający smutnej sławy w Poznańskim.

Co do zniszczenia Warszawy, przy ustępowaniu Rosjan, — stwierdzonem jest, że bardzo ucierpiały przedmieścia od strony rogatek wolskich, jerozolimskich i mokotowskich, ileż Niemcy wdzierali się do stolicy Polski temi wszystkimi drogami; dalej, uległa zburzeniu część Pragi a to przy ostrzeliwaniu cofającej się armii rosyjskiej. Natomiast są dane, że wiadomości o szkodach, wyrządzonych przez wojsko rosyjskie a raczej przez uchodzące administrację rosyjskie, wbrew telegramom korespondentów angielskich i francuskich, za którymi komunikowaliśmy szczegóły, są przesadzone.

Naprzykład, faktem jest, że Rosjanie zabrali pompy wodociągów miejskich i wywieźli je na Pragę, lecz, na skutek protestu obywateli, którzy postanowili pozostać w Warszawie, część tych pomp wrócili i zmontowali na dawnym miejscu.

« Kurjer Warszawski » został na stanowisku. Część tylko składu współpracowników wyjechała do Odessy.

— Dowiadujemy się, iż gromada publicystów polskich i pisarzów, która była zmuszona do opuszczenia Warszawy, w obawie przed represjami Austro-Niemców, tworzy szereg biur i agencji polskich, między innymi w Bukareszcie, Sofji, Niszu, Atenach, Sztokholmie, Kopenhadze i tak dalej.

O powrót do Lwowa. W sprawie powrotu do Lwowa, ogłasza prezydent Neumann w Wiedeńskim « Kurjerze Polskim », iż, na razie, nie zamierza wrócić do stolicy i że nie poczynił jeszcze stanowczych poleceń co do powrotu, przebywających w Wiedniu, urzędników magistratu lwowskiego. W tej chwili, ze względu na trudności komunikacyjne, powrót do Lwowa jest wiele utrudniony. W przeciągu mniej więcej dwóch tygodni wystosuje prezydent do bawiących w Wiedniu urzędników magistratu wezwanie, aby napowrót objęli służbę. Dla publiczności prywatnej termin powrotu do Lwowa będzie mógł nastąpić prawdopodobnie dopiero za trzy tygodnie, i to w bardzo ograniczonej liczbie. Na razie zbiegowie mogą dojeżdżać tylko do Brzozowa i Jarosławia oraz do Sambora. Prezydent Neumann zaprzeczył również wiadomości o zaprowadzeniu komisarza rządowego we Lwowie.

— A co się dzieje z pogłoskami i projektami austro-niemieckimi utworzenia państewka polskiego z ochłapów, pozostałych ze zdobyczy?...

A no te projekty mają wszelkie dane urzędowania, o ile Rosja nie podpisze proponowanego jej pokoju oddzielnego na warunkach powrotu do granic i przyjęcia, w darze od Berlina i Wiednia, Konstantynopola... W

takim razie, Austro-Niemcy uczynią wszystko, aby wykorzystać naszą łatwowierność. Uczynią to z rozpacy. Będą wołali « Jeszcze Polska nie zginęła », lecz pod warunkiem, gdy już będą się staczali na dno pogromu.

Prawo w tym razie jest jedno tylko dla wszystkich. Oby o tem prawie pamiętali ci, którzy usiłują działać politycznie.

ś. † p.

J. S. CHAMIEC

W dniu 19 b.m., zmarł ś. p. Józef Szczepan Jaxa-Chamiec, żołnierz roku 1863 i poeta polski, dobry obywatel kraju, jeden z wybitniejszych przedstawicieli topniejącego w oczach pokolenia wtórej emigracji.

Ś. p. J. S. Chamiec przyszedł na świat w Hrani, na Wołyniu, w dniu 8 stycznia 1842 roku. Do szkół uczęszczał w Równie, a po ich ukończeniu wstąpił na wydział prawny w Kijowie. Tu, na drugim, kursie, dwudziestoletniego pana Józefa doszła wiadomość o Powstaniu. Młodzieniec ani chwili się nie wahał, ruszył z gromadką kolegów na boje, na męczeństwo, na wygnanie i dożgonną tułaczkę...

Dzieje żołnierki ś. p. Chamca były krótkie. Przyjęty do oddziału Adalberta Komorowskiego, wraz z tym oddziałem został zaskoczony przez żandarmerję austriacką, wierną służkę żandarmerji rosyjskiej, i skazany na więzienie austriackie w Ołomuńcu. W czasie transportowania nieszczęśliwych więźniów, ś. p. Chamiec zdołał omylić czujność straży i ukryć się we Lwowie. Tu niebawem przystąpił do nowej formacji, lecz ta formacja już nie wyruszyła na plac boju, ileż Powstanie dogorywało. Trzeba było iść w świat daleki, chronić się przed pościgiem zbirów austriackich, wyrzec się na zawsze ojczystego Wołynia.

Krótki pobyt we Lwowie, zażyłość z Kornelem Ujejskim wywarła na młodzieńcu wpływ silny, ocknęła w nim drzemający talent poetycki.

Po roku życia tułaczego, ś. p. Chamiec dotarł do Paryża i tu znalazł upragnioną przystań w domu ciotki swej, Anny z Hańskich Mniszchowej.

Ś. p. Chamiec był w tem pomyślnem położeniu, iż los oszczędził mu ciężkich zapasów o byt, że mógł, w ciszy i tęsknocie za krajem, doczekać sędziwego żywota i żywota tego dokonać. Z natury skromny, unikający rozgłosu, ś. p. Chamiec, sprzyjając zawsze wszystkim na obczyźnie zamierzeniom, nie brał udziału w gorączkowych nieraz rozprawach Emigracji, należał do tych może najmniej znanych ale i do najlepszych należał synów Ojczyzny.

Skoligacony przez ciotkę swą, a raczej jej matkę, z imieniem nieśmiertelnego Balzaca i z całą świetną oprawą jego literackich stosunków i literackiego środowiska, ś. p. Chamiec rozwinął skrzydła do lotu poetyckiego i, w ciągu szeregu lat, zdawał się dźwigać na szczyty sławy. Wydał kilka tomów poezji, zasiłał swemi pracami co najprzedniejsze czasopisma polskie, aż nagle ucichł, pisał raczej dla potrzeby własnego serca, jeszcze uderzał w struny poezji, lecz bodaj dla ukojenia własnego tylko smętku...

Przyczyną tego dobrowolnego usunięcia się w zacisze domowe była wielka, za wielką, na czasy dzisiejsze, skromność poety, było oddalenie. Na pisarzów, na przewodników czasopism, na krytyków wypromo-

wało się nowe pokolenie i pokolenie to nie miało możności docenić cichego pieśniarza, który nigdy o uznanie dla piosnek swych nie zabiegał.

Ś. p. Chamiec atoli w puściźnie swej, krom imienia czystego, krom pamięci Żołnierza polskiego i krom zaginionej tradycji poetyckiej, pozostawia całą skarbnicę utworów, pozostawia bogate w perły rękopisy, pozostawia cały plon tych pieśni, wysnutych tylko dla siebie, tylko dla najbliższych, tylko dla wyrażenia uczuć synowskich dla swej Matki-Ziemi.

I plon ten obfity, skrzący się kruszcami ducha poetyckiego będzie trwalszym, wymowniejszym pomnikiem imienia ś. p. Józefa Szczepana Jaxy-Chamca niż wszystkie rozumowane wspomnienia i zyciorysy.

Obrzęd żałobny odbył się w dniu 23 b.m. w gronie najbliższych, w gronie nielicznych rówieśników zmarłego poety, w gronie kilku wiernych Jego przyjaciół.

Zwłoki pochowano tymczasem na cmentarzu Père-Lachaise, ileż, na razie, wskutek wypadków wojennych, ciało nie może być przewiezione do grobu rodzinnego w Mirécourt, w Wogezach.

Nad mogiłą przemówił profesor Gasztowtt i w rzewnych słowach podniósł dwie ukochane przez zmarłego godności: żołnierza i poety polskiego, przeprowadzając doskonałe ich analogję i cytując, dla scharakteryzowania twórczości ś. p. Chamca, kilka ex-abrupto i świetnie oddanych przekładów.

Przemówienie profesora Gasztowtta wywarło głębokie wrażenie, poruszyło do łez nawet przygodną publiczność cmentarną...

Nie chcę sławy wiele

I nie chcę znaczenia;

Inne są me cele

I inne marzenia.

Ja chcę być skowronkiem,

Na braci mych niwie,

Budzić z rannym słońkiem

Do pracy, poczciwie.

Niech temu, co słuca

Mych piosnek z oddali,

Zrenica się sucha

Leżką zakrzyształi,

Dość tego pocie!

Jego ideałem:

Cichym żyć na świecie

Kochać sercem całym...

Ś. p. Chamiec ten program swój szczytny wypełnił święcie.

Cześć pamięci Żołnierza i Poety Polskiego.

ZE LWOWA

Czasopisma Krakowskie donoszą:

Z niepokojem oczekiwaliśmy wiadomości ze Lwowa. Jak nas informują osobistości stamtąd przybyłe, mniej czarno przedstawia się sprawa, jak myśleliśmy. *Muzea i zbiory, jak również Osolineum są nieknięte.* Gmach sejmowy i urządzenie, jak również obraz « Unji Lubelskiej » i portrety marszałków *nieknięte*, nawet pióro na biurku marszałka Niezabitowskiego leżało tak, jak je zostawił. Zawdzięczyć to należy opiece rady Wydziału krajowego, p. Sawczyńskiego. Gmach Namiestnictwa, urządzenie wewnętrzne także nie zostało naruszone, wykradziono tylko srebro i garderobę namiestnikowej. Akta wszystkie znalezione w należyłym porządku.

Z przedmieść ucierpiały od wojny i zniszczenia Żółkiewskie, Gródeckie, Janowskie i Lyczakowskie, gdzie odbywały się drobne uliczne utarczki i skąd strzelano do austriackich aeroplanów. — Zniszczono fabrykę wódek Baczew-

kiego, jak również zniszczeniu urządzeń maszynowych uległy także inne fabryki.

Po oswobodzeniu miasta, zawieszono zostały w drodze urzędowej: *Wiek Nowy*, *Dziennik Polski* i *Gazeta Codzienna* (*piękne, oswobodzenie!*) Z dawnych organów prasy polskiej pozostały obecnie: *Gazeta Wieczorna* i *Kurjer Lwowski*. Więści, obiegające o wywiezieniu redaktorów *Gazety Wieczornej* nie sprawdziły się. Nieliczne grono tego organu pozostało we Lwowie i zapowiada rozszerzenie łamów dziennika.

Władze rosyjskie wydawały swe obwieszczenia w języku polskim i rosyjskim. Magistrat urzędował wyłącznie w języku polskim. Początkowo zachowywali się Rosjanie poprawnie. Szczególnie stosunek ich do lekarzy austriackich był dobry, tak dalece, że nie tylko mogli z całym spokojem pielęgnować żołnierzy austriackich, lecz nawet wyżsi oficerowie rosyjscy, mimo obecności lekarzy rosyjskich, żądali częstokroć opieki lekarzy austriackich. Szpitale rosyjskie umieszczone były w Szkole Przemysłowej, w Banku Związkowym i w domach prywatnych.

Z instytucji finansowych wywieźli wprawdzie Rosjanie do Kijowa dyrekcje i bieżące fundusze: Banku Krajowego, Banku Przemysłowego ale, pomimo tego, instytucje te nie poniosły wcale takiej szkody, aby ona mogła zachwiać ich egzystencją. Uczyniły to władze rosyjskie, przyznać trzeba, przynajmniej o tyle formalnie, że, zabrane kwoty zostały w ewidencji. Mianowicie z dokonanego zaboru pozostawili Rosjanie protokoły urzędowe, a personel dyrekcyjny wywieźli wraz z płynną gotówką do Kijowa, gdzie personel ten ma dalej prowadzić interesy tych banków. Tak np. z Banku Krajowego wyjechał do Kijowa dyr. Milewski z trzema urzędnikami. Ale, ci, co zostali, a z Banku Krajowego został dyr. Godlewski z resztą personelu, zaraz po wkroczeniu wojsk austriackich, otworzyli biura tych banków, które też funkcjonują zupełnie dobrze.

Galicyjskiej Kasy Oszczędności i Tow. kredytowego ziemskiego nie naruszyły władze rosyjskie i zostawiły w spokoju.

Poczta jeszcze nie zaczęła funkcjonować we Lwowie. Rosjanie zabrali ze sobą nawet skrzynki pocztowe. Po zajęciu miasta, usunęli austriackie i poprzybijali własne; obecnie te ostatnie zabrali. Poczta polowa umieszcza na ulicach parę skrzynek z napisem: « *Fuer Militaerpost* ». Zresztą Lwów jest jeszcze odcięty od komunikacji pocztowej i telegraficznej z zachodem. Pisma otrzymują depeche urzędowe sztabu austriackiego, lecz nieraz spóźnione Telegramy te ogłasza wojskowość po ulicach w języku niemieckim, polskim i ruskim. Połączenie kolejowe funkcjonuje na razie tylko na linii Przemysł-Chyrow-Sambor i to dla pociągów wojskowych. Na linii głównej Lwów-Kraków pociągi wojskowe dochodzą do Gródka Jagiellońskiego; po naprawieniu mostu na Wereszczycy, komunikacja będzie przywrócona.

Ruch cywilny od strony Krakowa dochodzi do Jarosławia.

UCZCIE DZIECI WASZE PO POLSKU!

◊ Kwestja podlegająca wyświeetleniu.

W numerze 46 *Wici*, wychodzącego w Chicago organu, tak zwanego, « *Komitetu Obrony Narodowej* », a raczej organu amerykańskiego orientacji austriackiej, na stronie piątej, znajdujemy następujące ogłoszenie Związku Niepodległościowego Demokratów Polskich we Francji:

« Grupa Związku Niepodległościowego Demokratów Polskich we Francji, na zebraniu, z dnia « dwudziestego trzeciego maja 1915 roku, zatwierdziła jednogłośnie następujące oświadczenie « dla przesłania go Zarządowi Związku Niepodległościowego Demokratów Polskich, oświadczanie, którego końcowy ustęp obiera, jako « rozdział uzupełniający ustawę założenia, zatwierdzoną przez grupę N. na zebraniu z dnia « 28 marca.

« Oświadczenie:

« Stojąc wytrwale pod hasłem Polski Niepodległej, bezwzględnie jednomyślni z działalnością tak cywilną jak i wojskową Naczelnego Komitetu Narodowego, stwierdzając, iż zwycięstwo naszej Świętej Sprawy jest w zupełności uzależnione od mocy, jaką Naczelnny Komitet ujawni, i, że aby moc tę zapewnić, wszystkie warstwy społeczeństwa polskiego winny się podporządkować władzy Naczelnego Komitetu Narodowego, będącego zawiązkiem Rządu Narodowego, grupa N. orzeka jednogłośnie,

« iż, od chwili obecnej, uznaje Naczelnny Komitet Narodowy za swego zwierzchnika, który może i ma być rozporządzać członkami grupy N. Związku Niepodległościowego Demokratów Polskich dla celów naszej Świętej Sprawy.

« Grupa N. Związku Niepodległościowego Demokratów Polskich. N. . . , dnia 23 maja, 1915 r. »

Po tem oświadczeniu, następuje strzeliste wezwanie tejże Grupy do innych grup, aby copędzej oddały się pod rozkazy Naczelnego Komitetu.

Jak wiadomo, tak zwany, « Naczelnny Komitet Narodowy » jest organizacją samowzajemną, wyłonioną na tle orientacji austrofilskiej i racji, że Polacy, jedynie w łączności z Niemcami i Austrią, winni działać, i że jedynie w związku z temi mocarstwami mogą spodziewać się połączenia Galicji z Królestwem. Pomieniony Komitet zajmuje się organizacją drużyn strzeleckich przy armji austriackiej i zażywa stąd poparcia rządu wiedeńskiego. Emanacją narodu polskiego a nawet narodu « galicyjskiego » nie jest. Koło Polskie w Wiedniu trzyma się odeń na uboczu, Rada Narodowa z Komitetem tym zerwała, — zrównoważone społeczeństwo poznańskie odnosi się doń nieufnie.

Nie dość na tem. Fakem jest stwierdzonym przez deklaracje tegoż Komitetu, iż « niepodległość » rozumie on jedynie *pod berłem* austriackim, że kwituje z zaboru pruskiego, — że wytyczną jego kierunku nie jest orientacja czysto polska, lecz że wszystkie spodziewania tej orientacji łączą się z nadzieją i sprzyjaniem zwycięstwu Austro-Niemiec.

I owoż temu właśnie Komitetowi, Grupa Związku Niepodległościowego Demokratów Polskich zaprzysięgła publicznie bezwzględną jednomyślność tak « cywilną, jak i wojskową ».

A przecież, a przecież zdawało się bodaj wszystkim, że ta Grupa właśnie, we Francji zawiązana, łącząc swój program niepodległości ze zwycięstwem wielkich demokracji Zachodu, że w demokratycznym swem hasle idzie dalej niż rachuba zwolenników Austrii, że tu wychowana, wyrosła, musi mieć poszanowanie dla ziemi wolnej francuskiej, że nakoniec rozwinięty przez nią sztandar jest wskroś polskim, wolnym od konszachców z zaborcami.

Numer *Wici*, z dnia 5 sierpnia, z całą stanowczością temu zaprzecza. Grupa francuska nie myśli nawet uszanować gościnności, której zaznaje; nie baczy nawet na to, że, gdy początała za właściwe do tak ostatecznego posunąć się kroku, obowiązkiem jej winno być conajmniej przeniesienie terenu swej działalności na grunt inny, — wyprowadzenie się z ziemi, której dotrzymać nie chce wiary.

Jest to sprawa bolesna i sprawa domagająca się wyświeetlenia, — albo zaprzeczenia wiadomościom amerykańsko-polskiego organu.

Podkreślamy, że nie idzie tu nawet o tą grupę anonimową, lecz idzie o zasadę etyczną. — Na ziemi, pod sztandarami której walczą Polacy, — na ziemi, która, od rozbioru Polski, jest schroniskiem, ucieczką naszych braci, że na tej ziemi nie wolno ślubować posłuszeństwa « cywilnego i wojskowego » dążącego, pośrednio, do upokorzenia, ujarzmienia tej właśnie ziemi.

W imię Świętej Sprawy, o której dobro Z. N. Demokratów zabiegać usiłuje, w imię tej prawdziwej, nie austriackiej, nie pruskiej, nie rosyjskiej « niepodległości », domagamy się publicznie odwołania ogłoszonego manifestu lub przeniesienia tej organizacji poza granice Rzeczypospolitej.

Pamiętajcie na czas wojny, na oplotane warunki wydawnicze, zważcie na przeciwności, z jakimi walczy pismo polskie — śpieszcie uścić prenumeratę.

POLITYKA NERWÓW

Jednym z największych niebezpieczeństw, zawisłych nad przyszłością naszej sprawy, jest polityka nerwów, — odruchowe uleganie wypadkom i zmienności szczęścia wojennego, słowem polityka z dnia na dzień a z nią błędne, szkodliwe, chwianie się i myśl wąta, że wszystko jedno, kto lepsze jutro narodu polskiego do życia powoła, że wszystko jedno, komu wyzwolenie z pęt będziemy mieli do zawdzięczenia.

Zbrodnia rozbioru Polski była zbrodnią wstecznicstwa, była zbrodnią siły brutalnej, gwałtu, popełnionej przez zastępy Arimana i stąd walka narodu polskiego, jego męczeństwo, jego cierpienie stuletnie było cierpieniem nie tylko za tryumf sprawiedliwości, za zwycięstwo prawdy, lecz i za cywilizację, za wyzwolenie nie samego ciała ale i ducha.

Ziemia rozszarpanej Polski była symbolem ludzkości. Z tego symbolu płynęły krynice twórcze, one to dawały nam przemożne siły, budzicieliw naszych przeistaczały w apostołów i pielgrzymów, odziewały nas w zbroje rycerzów światła, łączyły z wszystkimi, którzy dążą świadomie do wielkiej zorzy, którzy sromają się przemocy i gwałtu, którzy nie swego samolubstwa pragną.

Jakoż sprawa polska zrosła się, zżyła tak mocno z ogniskami zachodu, z ich kuźniami społecznymi, że zgaszenie tych ognisk, przyćmienie ich światła miała zawsze dla siebie za widmo śmierci, za najstraszniejszego swego przeciwnika.

Puki światła i dobra duchowego na ziemi, puki wiary w sprawiedliwość, puki przeświadczenia w zmartwychwstanie Polski, w skruszenie pęt niewoli.

Masz że kto z nasprawy wyrzec się tego potężnego, świętego spadku, wziętego od tych, których imieniem się chlubimy, którzy przez lat tyle byli ostoją naszych walk, deską zbawienia upadających na duchu rzesz?

My, którzy podeptaliśmy hardo « koncesje » zaborców, którzy nie mogliśmy znieść « wolności » w « Kongresówce » obok pęt w Galicji. Poznańskiem i rusyfikacji kresów, — my, którzy nie daliśmy się ułagodzić reformami Wielopolskiego, którzy przełożyliśmy męczeństwo kwiatu młodzieży ponad pożywanie spokojne z pewnych ustępstw, — my, rycerze, mamyż dziś zejść na dorobkiewiczów, na obszarników, którym złagodniały bat wypuszcza w dzierzawę skrawek ziemi?

Polityka nerwów, tak, jest to polityka nerwów i polityka rozpacz, polityka wyrzeczenia się dobrowolnego swych własnych praw, dobrowolnego skazania rodzonych swych braci na wynarodowienie, na gorszą od wynarodowienia hańbę.

Jeden nas ujarzmić pragnął przemocą, drugi, widząc, iż sił mu nie starczy na przemoc, ujarzmił nas łagodnością... Bo różne są systemy pokonywania oporu: bat i głód albo głąskanie i karmienie, łagodne obchodzenie i budzenie łakomstwa. Czy lwa osadza w klatkę pręt rozpalony czy zachęca go do ulegania prawu krat nadzieja ochłapu, — kraty pozostają kratami. Cuchnące czy « pyszne » więzienie więzieniem jest tylko.

Tą prawdę winien mieć każdy z nas przed oczyma i każdy z nas powinien dziś dwakroć pamiętać, że losy wojny mogą potrzykroć się zmienić. że do polityki, do działania politycznego nie można wprowadzać nerwów, że trzeba ją strzedz od wrażeń chwili, od przemijających sentymentów. I każdy z nas powinien pamiętać, że wyzwolenie Polski łączy się i musi łączyć z wyzwoleniem Belgji, z prawami ludów uciśnionych, ze zwycięstwem cywilizacji zachodu.

Projektowane akty w Warszawie powinniśmy

mieć za potwierdzenie słuszności ogółu naszych żądań, lecz nie za kęs, którym by można nas kupić, zadowolnić.

Akty warszawskie, budowanie rzekomego królestwa wolno nam jedynie uważać za to czem są, fortem wojennym i przyznaniem się dwu innych wrogów naszych do popełnionego rozboju.

To przyznanie się, w następstwie, może być nawet pożytecznym dokumentem w prowadzeniu naszego procesu odwiecznego, lecz to przyznanie się ani na sekundę nie powinno zachwiać w nas wiary w święte zawołanie:

« Niemna, Odry, Łaby, Wisły nie odstąpi polski lud »!

Tak, bo lud polski nigdy, za żadną cenę, dla pozorów korony polskiej, nie wyrzeknie się tych rzek ojczystych, — i zaborców, na wieki, za wrogów śmiertelnych uważać będzie i będzie ich zwalczać do ostatniego swego tchnienia.

RYCERZE OSZCZERSTWA

Od pewnego czasu, po różnych kątach i zakątkach namnożyło się pisemek, rzekomo pod sztandarem orła białego chodzących, a z ducha, intencji i subwencji zaprzędanych austro-niemieckiej lojalności.

I w piśmiarkach tych, na przekonanie Polaków do wspaniałomyślności Berlinai Wiednia, ukazują się poematy tak bezmyślnych, tak cudacznych oszczerstw, że oczom uwierzyć trudno; że mimo woli przychodzi na myśl prawda, iż zaiste mizernym musi być stan umysłowy tych prześwietnych panów « redaktorów », jeżeli do takich bzdur uciekać się muszą...

Za przykład niech posłuży ten kwiatek, uszczeniety w ogródku wonnym, — i kwiatek, wystrojony w informację... z Paryża!

Słuchajcie!

Oto numer 57 *Gazety Polskiej*, z dnia 6 sierpnia, organu podpisywanego przez jakiegoś pana Janika, organu, wychodzącego w Dąbrowie górniczej, pod miłościwymi rządami pruskiej komendantury.

Na stronie czwartej pomienionego numeru, znajdujemy takie kłamstwo:

« Jak Delcassé przyjął Sienkiewicza. W 6-tym num. warszawskiej « Niepodległości » z dnia 25 czerwca czytamy następującą notatkę:

« Do Warszawy doszła wiadomość z Paryża o przyjęciu, jakiego doznał Henryk Sienkiewicz u francuskiego ministra spraw zgranicznych, Delcasségo. Wiadomość ta pochodzi z pewnego źródła, mianowicie od ambasadora francuskiego w Petersburgu, Paleologa, który ją zakomunikował jednemu z Polaków, zamieszkałym nad Newą, posiadającemu stosunki w sferach polityki i dyplomacji.

« Otóż Sienkiewicz przyszedł do Delcasségo w celu pomówienia o obecnym stanie sprawy polskiej, być może, w celu dowiedzenia się, jakie poglądy w tej mierze panują wśród kierowników dyplomacji rzeczypospolitej, jakie ta ostatnia zajmie stanowisko przy likwidacji skutków obecnej wojny. Minister francuski przerwał pytania, czy też wyjaśnienia naszego pisarza w sposób gwałtowny, podobno brutalny: « Pan jesteście poddanym rosyjskim, i nie mam nic z panem do mówienia o Polsce. Macie swój rząd w Petersburgu i tam powinniście się zwracać.

« Posłuchanie się skończyło. Delcassé nie zaniedbał jednak zawiadomić Izwołskiego w Paryżu i Paleologa w Petersburgu o wizycie Sienkiewicza.

« Fakt ten umieścić należy wśród innych przyczynków, któreby powoli mogły otwierać oczy ślepym, wierzącym nietylko we wszechpotęgę koalicji, lecz i w dobre jej zamiary względem Polski, przy zawieraniu pokoju powszechnego. Demokracja Narodowa zwłaszcza upatrywała od lat kilku w Delcassém rzecznika interesów polskich przed rządem petersburskim, — rzecznika, który podczas posłowania nad Newą, miał tam przedstawić konieczność samorządu. Gdy nadeszła, istotna chwila działania, dyplomata francuski pokazał, czem jest w istocie: powo-

lącym sługą satrapów wschodnich, nie lubiącym nawet nazwy naszej ojczyzny ».

I oto, dla rzekomego «otwarcia oczu ślepym», kuje się takie bezsensowne i tak wyraźne, dla każdego, wiedzącego, co się dzieje zagranicą, kłamstwo!...

Toć nawet na wyspach Fidzi słyszeli ludzie, że Henryk Sienkiewicz, od czasu wojny, ani w roku 1914 wogóle, ani w roku 1915, we Francji nie był; że nigdy Ministra francuskiego nie widział i nie tylko z nim, ale i wogóle z żadnym dostojnikiem Francji konferencji podobnych nie odprawiał.

Niedość na tem, Sienkiewicz, od wybuchu wojny, stanął poza nawiasem polityki, usunął się na punkt neutralny, poświęcił wyłącznie filantropji, — czemu, z uwagi i na stanowisko jego i na wiek przedewszystkiem, dziwić się nie można.

Ale nie po raz pierwszy imię Sienkiewicza jest branem za narzędzie do tumanienia rzeszy ludzi Bogu ducha winnych; — stąd wydaje się nam, że Sienkiewicz winien by temu położyć kres nareszcie.

Nadużycie, jak tym razem, jego imienia dla chęci zohydzenia Francji, winno go skłonić do oświadczenia katerycznego w sensie swego poza partyjnego stanowiska...

Upominamy się o to publicznie. — Upominamy dlatego, że, w czasach niezwykłych wydarzeń dziejowych, w czasach, gdy każda godzina niesie wypadki, przechodzące pojęcie ludzkie że, w tych czasach, nawet podobne bzdury znajdują łatwo-wiernych, że w tych czasach brak zaprzeczenia równa się sankcjonowaniu szkodliwej plotki.

A powtarzamy, kłamstwo to poszło w świat i wędruje od miasta do miasta, sączy truciznę...

JAN LECH.

LISTY WOLONTARJUSZÓW

Gallipoli.

Szanowny Panie... ski.

Muszę parę słów skreślić z tej kochanej Turcji. Od dziewiątego maja jestem na tureckiej ziemi i to jako ochotnik po raz drugi. Sprzykrzyło mi się w koszarach, gdzie nas wciąż ćwiczyli, — tego mi było za dużo, więc powiedziałem, że jestem z Królestwa i podałem się na ochotnika, do Dardanelli, i przyjęli mnie.

Tutaj wszystko w porządku. Zdobywamy codzień kawałek ziemi i posuwamy się w głąb. Duże walki się tu odbywają. Ja miałem do tego czasu szczęście. Do widzenia. — C. J.

NEKROLOGJA

† W Stanach Zjednoczonych, w Milwaukee, zmarł biskup sufragan ks. Edward Kozłowski. Zmarły w sile wieku biskup cieszył się powszechnym szacunkiem.

Administracja «Polonji» jest otwarta od 3 do 6 po poł.

KRONIKA PARYSKA

◊ Nowe wydawnictwa.

Odczyt p. Georges Bienaimé o ekonomicznym stanie Polski współczesnej p. t. *La Pologne économique*, wyszedł w odblasku nakładem Agencji prasowej.

La Question Polonaise et l'Opinion Italienne, pod takim tytułem, w serji wydawnictw zwanych « Renaissance de la Pologne » wyszła w drukarni Levégo ankieta włoska, zorganizowana przez miesięcznik *Eloquenza*. Intencją spopularyzowania niezmiernie przychylniej dla naszej sprawy opinii włoskiej jest bardzo dobrym pomysłem.

◊ Niedola.

Niedola coraz okrutniejsza krzewi się wśród Kolonji polskiej Paryża. Gromadka Obywateli zaczęła, która tę Kolonję ratowała dotąd, wspierała, sama w coraz cięższe zapada warunki.

Są młodzi i zdrowi, którzy obiegają komitety, — ale są którzy garną się do pracy, którzy nie chcą być ciężarem!

Tych ostatnich jest mało, zamało stanowczo na rzekomą naszą drażliwość...

Ale są tacy.

Młodzieniec-student zaciągnął się do gazowni do noszenia węgla; wolał ten krwawy trud niż wsparcie. Dobry, dzielny młodzieniec!

Osoba w pewnym wieku, ze znanej rodziny, wyższego wykształcenia — została posługaczką w restauracyjce!

Niedola!

◊ Konferencja.

W niedzielę, dnia 29 sierpnia, o godzinie 3 po południu, w akademji Colarossi, przy ul. de la Grande Chaumière, 10, odbędzie się konferencja p. S. Abgarowicza na temat « Zbawienie Polski »

◊ Poszukiwani żołnierze.

Golcz Tadeusz, Rejer Sylwester, Rejer Józef, Ratuld Andrzej, Wojtanowski Wiktor, Sztor Andrzej, Czop, Bocheński Marcin, Kupczak, Chwat Natan, Winiarski Longin, Gembicki Karol, Grodecki Feliks, Liszewski Jan, Zuker Walter, Migdał Lejbuś, Popczyński Stanisław, Jan Rotwand, Teofil Dąbrowski i Stefan Grzembka.

Do listy poszukiwanych musimy wrócić Antoniego Furdzika, wolontarjusza Drugiego Oddziału; wiadomość udzielona nam przez jednego z towarzyszy broni o odnalezieniu Furdzika nie sprawdziła się.

◊ Zwracamy uwagę.

Zwracamy uwagę naszych Czytelników na katalog wydawnictw, które znajdują się na składzie w Administracji «Polonji». Katalog ten, z tygodnia na tydzień, zmienia się, z bogactwa, uzupełnia.

◊ Wiadomości Żołnierskie.

Cudak Józef, wolontarjusz Drugiego Oddziału, Rueilczyk, przybył z frontu na kilkodniowy urlop.

Siudy Antoni, wolontarjusz Drugiego Oddziału, Rueilczyk, przybył z frontu na kilkodniowy urlop.

Więckowski Władysław, wolontarjusz Pierwszego Oddziału, Bajończyk, ranny ciężko pod Arras, przybył na trzymiesięczny wypoczynek do Paryża.

Rozen Jan, wolontarjusz, brygadjer 11 pułku kirasjerów, przybył z frontu na kilkodniowy urlop do Paryża

◊ Składajcie.

Składajcie ofiary dla rannych, na posyłki dla żołnierzy, na chleb dla głodnych i bezdomnych.

◊ Nasz orzeł.

Kupujcie i rozpowszechniajcie pocztówki z orłem polskim, wykonanym według wzoru gdańskiego, w pięciu kolorach.

Dziesięć sztuk jednego franka.

ODPOWIEDZI REDAKCJI

Pani Trzepalskiej-Dąbskiej w Genewi. — Ma Pani zupełną rację, sławetny Komitet Naczelny nie ma żadnego związku z «niepodległością». Pojmujemy, ile Pani musi cierpieć będąc skazana na austriackie poddaństwo i cesarsko-królewski stempel. Ale i to minie, wierzymy. Jak Pani słusznie powiada, «kołnierze» urzędnicze austriackie, w których pani tyłu najbliższych ogląda, są wykwestem śmietnika. — Ba, ale dosadnych wyrażen Pani, a raczej wymysłów, powtarzać nie możemy. — boć, nawet dla obrony tej racji, nie godzi się uciekać do karczemnych słów. I niech się Pani

nie dziwi, że, łącząc się z nią w jej oburzeniu, — nie możemy pojąć, jak Pani, mająca pretensję do wychowania i « sfery » mogła, bodaj nawet pod wpływem oburzenia, podpisać imieniem i nazwiskiem tyle brudnych wyrazów. To brzydko. I niech no sobie Pani wyobrazi, jaki patent by sobie Pani wystawiła, gdybyśmy zadość uczynili jej prośbie i pismo jej ogłosili?

Panu K. Rom. w Marsylii. — Dziękujemy serdecznie. Pośrednictwa podjąć się nie możemy. Odczucie niefortunnym Studnickiego w Szwajcarii wiemy. Na polemikę tego rodzaju nie mamy ani czasu ani miejsca. Warcholstwa SzPan nie wytepi. Nie ma to żadnego związku ze społeczeństwem polskim. Kolonie żyją przeważnie własnym pojęciem, zabarwionem goryczą zrozumiałą ludzi bądź wykołojonych, bądź ztrawionych nostalgia i ambicją, że dlatego źle dzieje się w kraju, że ich tam nie ma.

◊ **W ostatniej chwili.**

W Tarnowie, Bieczu, Tuchowie, Jaśle i Dembowicy odbywają się masowe egzekucje wszystkich, którzy w jakikolwiek sposób okazali swą sympatię dla Rosjan. Straceni zostali przede wszystkim wszyscy ci, którzy rozdawali ludności miejscowej zapomogi żywnościowe i nasienne, otrzymane od wojskowych władz rosyjskich a więc burmistrzowie, księża katolicy, właściciele domów, w których zamieszkiwali oficerowie rosyjscy.

◊ **Do nabycia w Administracji «Polonji».**

- 1) Nuty na fortepjan « Jeszcze Polska nie zginęła », 50 cent.; za 10 egzemplarzy, 4 fr.; za 30 egzemp. 10 fr.
- 2) Nuty na fortepjan i do Śpiewu «Boże, coś Polskę» 50 cent.; za 10 egzempl. 4 fr. i za 30 egzemp. 10 fr.
- 3) Mapy Polski, dziewięć map w siedmiu kolorach, z objaśnieniami w językach francuskim i angielskim, opracowanie Józefa Lipkowskiego, cena 1 fr. 25, z przes. 1.50.
- 4) «L'Architecture Polonoise» par Gaston Lefol et Ladislas de Strzebosz, 48 ilustracji w tekście, wydanie na wytwornym papierze fr. 5, franko 5 fr. 25 cent.
- 5) Reprodukce kompozycji Jana Styki « Zgon Szujskiego » i « Sen w okopach », po franku za sztukę.
- 6) « France et Pologne » par Henry Jam, 2 fr., franko 2 fr. 25 cent.
- 7) « Zbiór dokumentów, dotyczących sprawy polskiej, sierpień 1914 — styczeń 1915 », franka za egzemplarz, z przes. 1 fr. 20 cent.
- 8) Pocztówki z orłem polskim, litografowanym w pięciu kolorach, według wzoru gdańskiego. Jednego franka za 10 sztuk, z przesyłką 1 fr. 20.
- 9) Nalepki polskie z herbami Polski i Warszawy, w siedmiu kolorach, arkusz ze 105 nalepkami 2 fr., z przes. 2 fr. 20 cent.
- 10) Pocztówki artystyczne polskie, wydane w Warszawie i Krakowie, reprodukcje dzieł sztuki polskiej. Po 20 i 25 cent. za sztukę.
- 11) « Sur le Passé de la Prusse », z mapą kolorowaną prowincji polskich pod zaborem pruskim. Cena 1 fr. z przesyłką poczt. 1 fr. 25 cent.
- 12) Nowy Śpiewnik Narodowy, wydanie krakowskie. Cena 3 fr., z przes. 3 fr. 25 cent.
- 13) «L'Italie pour la reconstitution de la Pologne». Cena 2 fr. 50 cent., z przes. 2 fr. 25 cent.
- 14) « La Question Polonoise », Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie, równorzędnie, z mapami Polski, cena 3 fr. 50 cent., z przesyłką 3 fr. 75 cent.
- 15) «Le Prochain Congrès de la Paix et la Question Polonoise» przez Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie równorzędnie, z mapą etnograficzną, cena 2 fr., z przes. 2 fr. 25 cent.
- 16) «La Ruée Germanique sur la Pologne», 16 litografii Ostoi, przedmowa Antoniego Potockiego, 5 fr., franko 5 fr. 25 cent.

Dr. COLONNA-WALEWSKI, Ordynuje w Vichy, Rue Nouvelle, villa Anne-Marie; od 2 do 4 po południu.

L'IMPRIMERIE LEVÉ
ODDZIAŁ POLSKI
wykonuje wszelkie druki polskie.
SZYBKOŚĆ — CENY BEZ KONKURENCJI
71, rue de Rennes.

MARCELI BARASZ Wyrób kart pocztowych różnego gatunku. — 35, rue Eugène-Carrière, 35, Paris.

CHAMBRES MEUBLÉES PRIX MODERES
ULKA
dans famille 44, rue Richer, 44

Adwokat **KAROL WOLSKI**, 5, rue Trousseau, od 11 do 3 pp. konsultacja prawna, tłumaczenia z obcych i na obce języki.

BRONZES DÉCLAIRAGE
Gaz — Électricité — Installations
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

DYPLOMOWANA i pielęgniarzka chorych, poszukuje zajęcia. Wiadomość w «Polonji», pod lit. M. S.

PENSJONAT PANI DYGATOWEJ
Paris — 18, rue Jacob, 18 — Paris
(à proximité du Louvre et de la Sorbonne)

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART
J. BAUER
ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

KUŚNIERZ POLSKI HENRYK WEISS
OBSTALUNKI 14, rue Barbette, 14
REPARACJE PARIS III^e
PRZECHOWYWANIE FUTER

Contre l'envoi d'un mandat-poste de 10 francs, on expédie un joli chronomètre plat « La Georgine », ancre 10 rubis, garanti 5 ans; on a 8 jours pour retourner cette montre au cas où elle ne plairait pas. **BRANDRIS**, 7, rue de Provence, Paris.

STANISLAS AMBROZEK

TAILLEUR POUR HOMMES

EXPERT PRÈS LA JUSTICE DE PAIX

65, Rue LAFAYETTE, 65

PARIS

POLSKI ZAKŁAD FRYZJERSKI

Dla pań i panów

PIOTRA KACZAŃOWSKIEGO

Dyplomowanego Fryzjera
Ostatnio w Hotelu « Carlton »
15, AVENUE DE MAC-MAHON, PARIS-17^e

POSTICHES — MANUCURE — PÉDICURE
Ceny Umiarkowane

BIENENFELD JACQUES

KUPIJE: PERŁY, — DROGIE KAMIENIE
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph. CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

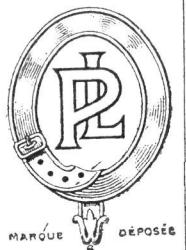


VITTEL
GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

PAUL LEIBEL

BIJOUX
« ORFEU »



Fabryka

WYROBÓW JUBILERSKICH MARQUE DÉPOSÉE

14, Rue de Paradis — PARIS

WIELKIE ZAKŁADY
OGRODNICZE

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

LOTION VÉGÉTALE
“RADIOACTIVE”
AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les
— cheveux —

S. ANTONI, 14, Cité Trévisse, PARIS

Librairie GARNIER Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^o 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^o 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielęcą. . . 4 fr 50 cent.

Wysła się franko za przekazem pocztowym.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji “Polonii”.

LE GÉRANT: Antoni SZAWKLIS

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES